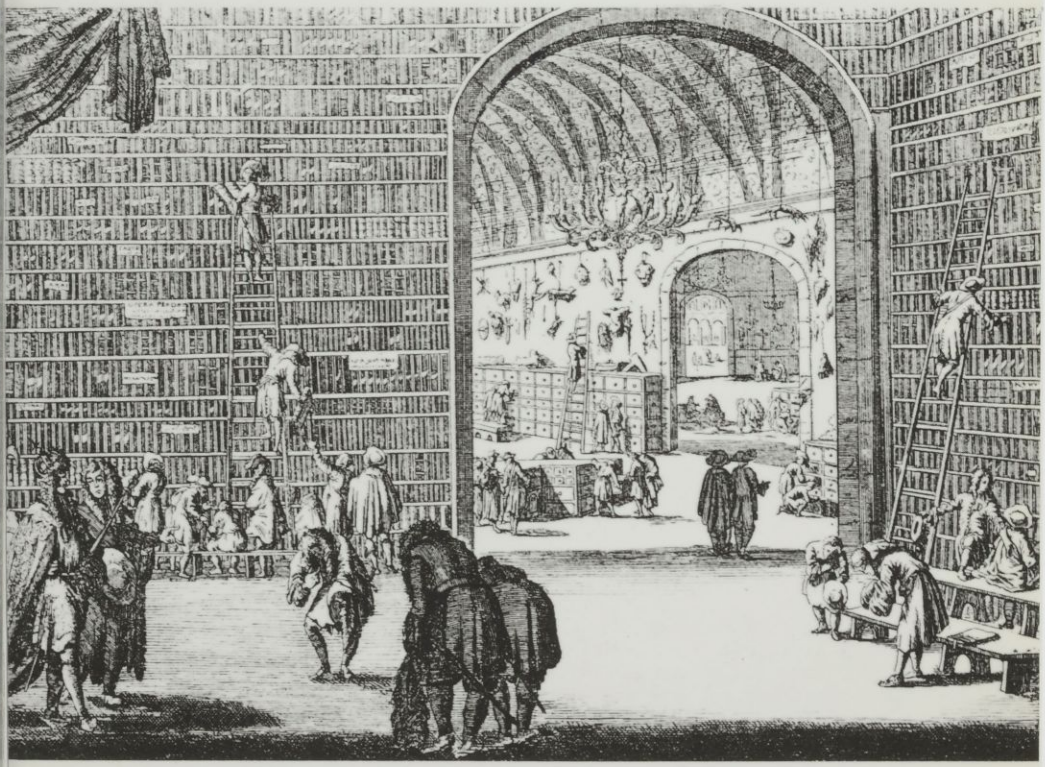
16° Z
24043

Patrick Mauriès

Apologie de Donald Evans

Résurgences de la rhétorique



Seuil

APOLOGIE
DE
DONALD EVANS

0223

16° Z
24043

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

Second Manifeste Camp
1979
(coll. « Fiction & Cie »)

84
31-33

PATRICK MAURIES

APOLOGIE DE DONALD EVANS

(RÉSURGENCES DE LA RHÉTORIQUE)

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VIe*

DL-08-06-1982-17028



ISBN 2-02-006178-3.

© ÉDITIONS DU SEUIL, 1982.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Ce sonnet (je le dis en renâclant)
a la prétention d'être intelligible.

G. M. Hopkins

Les pages qui suivent sont, je dois l'avouer, le fruit, le reste, ou le résultat d'une réaction et d'un sentiment de frustration devant la situation actuelle d'une certaine culture en France. En quoi elles me paraîtront toujours trop directes.

Elles sont aussi le revenu – l'effet de feedback *– de multiples conversations, et de rencontres, avec Jean-Luc Giribone, François Wahl, Severo Sarduy et Michèle Hechter. La reconnaissance de cet état de choses n'éponge certes pas ma dette.*

Sans Martine Raspati, la mise au net du manuscrit aurait été incomparablement plus coûteuse, plus difficile, et retardée ; je la remercie de son aide. Je ne saurais réduire, enfin, Bernard Turle à la vigilance qui lui est naturelle et avec laquelle il a suivi l'élaboration de ce volume.

CE LIVRE EST DÉDIÉ À LA MÉMOIRE
DE ROLAND BARTHES.

1

On imagine volontiers, ces temps-ci, les lecteurs occupés à déménager leur bibliothèque : certaines collections – couvertures glacées, aux tranches déjà légèrement jaunies, aux reliures cassées, coins cornés – passent dans les rayonnages supérieurs, inaccessibles et poussiéreux, ceux réservés aux livres que l'on cherche – par excès de passion peut-être – à oublier ; les étagères libérées se peuplent de fictions, celles-mêmes pour lesquelles on professait, jusqu'il y a peu, un léger dédain, ou – plus grave – qui étaient frappées d'interdit ; elles se chargent donc, sous l'emprise du récit, d'une matière captivante, légère, synthétique (et d'essais tièdes, plutôt journalistiques).

De cette masse agitée, époussetant, triant, dépoussiérant, rejetant, un lecteur se détache, que ne satisfait pas cet état des choses, brusquement étouffé sous le poids intolérable de ce qui lui semble défier toute compréhension. Il appartiendrait à

cette engeance connue des dévorateurs effrénés, peu habiles souvent à discuter. De ces lecteurs de quartiers universitaires, de cinémathèques, de cafés, qui n'appartiennent pas au corps des écrivains, non plus qu'à celui des érudits, mais dont on pourrait dire qu'ils *le regardent*, en défendent certaines figures, se portent, à l'occasion, sur tel ou tel point de la production des idées, cultivent les nouveautés, attendent les livraisons. De ces lecteurs *créés* en quelque sorte par la littérature d'essais dont l'origine lointaine – et dérivée – se trouve chez Mallarmé puis Valéry (de même que l'on doit à Poe, selon Borgès, la naissance du lecteur de roman policier). L'essentiel – le nécessaire de ce lecteur serait sa mobilité, son impatience, sa gourmandise, ce qu'il appréhende, dans l'écrit, de brûlant, de gratifiant, d'oubli – l'oubli qu'*entraîne* une consommation avide et fascinée. Comme toutes les passions, préoccupées de leur seul excès, indifférentes au regard des autres, celle-ci manque d'élégance.

Le voici au milieu des livres qu'il a lus, aimés, de ceux qu'il s'est réservés (qui, pense-t-il, l'attendent) ; de ceux qu'il a entamés, puis laissés en plan ; qui se sont révélés traîtres, intolérables (mais dont il n'a pu se résoudre à se défaire) ; des livres ennuyeux, ou trop violents, trop proches ; de ceux qu'il se devait d'avoir (de ces « ouvrages de

référence ») ; de ceux qu'il a achetés, tout en le sachant pertinemment, pour ne pas les lire ; bref, de toutes ces traites qu'il a tirées, avec assurance, sur sa mort.

(Simultanément, pourrait-il remarquer en un sursaut de conscience, la lecture elle-même, ses procédures, ses hésitations, ses lenteurs, sa folie en général devenaient objets de fiction ; les « grands écrivains », de plus en plus franchement, ceux du livre et de ses possibles ; vogue dont il ne serait donc qu'une variation supplémentaire, que le jouet ou le reflet.)

Ce trafic, cette alimentation ininterrompue, nourrie, depuis des années, des « parutions récentes », il a soudain l'impression de la voir se dérober, s'évanouir devant lui : l'assise même de ses idées. Il se trouve projeté dans un monde désert qui ne sait plus lire ce qui faisait, jusqu'il y a peu, son ordinaire. Face à ses livres, du dehors de l'écriture, il se représente la situation, essaie de poser des effets, des motifs, il cherche à se donner des raisons, sinon l'illusion de comprendre.

I